

Revue des Interactions Humaines Médiatisées

# R.I.H.M.

1

Volume 10, numéro 1  
Rédacteurs en chef :  
Sylvie Leleu Merviel  
Khaldoun Zreik

EUROPIA

# **Revue des Interactions Humaines Médiatisées**

Journal of Human Mediated Interactions

## **Rédacteurs en chef**

**Sylvie Leleu-Merviel**

**Khaldoun Zreik**

**Vol 10 - N° 1 / 2009**

© **Europa**, 2010

15, avenue de Ségur,  
75007 Paris - France

Tel (Fr) 01 45 51 26 07 - (Int.) 33 1 45 51 26 07

Fax (Fr) 01 45 51 26 32 - (Int.) 33 1 45 51 26 32

<http://europa.org/RIHM>

[rihm@europa.org](mailto:rihm@europa.org)

# Revue des Interactions Humaines Médiatisées

*Journal of Human Mediated Interactions*

## Rédacteurs en chef / *Editors in chief*

*Sylvie Leleu-Merviel, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis,  
Laboratoire des sciences de la communication (LSC)*

*Khaldoun Zreik, Université Paris 8, Laboratoire Paragraphe*

## Comité éditorial / *Advisory Board*

Karine Berthelot-Guiet (CELSA- Paris-Sorbonne GRIPIC )

Jean-Jacques Boutaud (Université de Dijon, CIMEOS )

Yves Chevalier (Université de Bretagne Sud, CERSIC -ERELLIF)

Didier Courbet (Université de la Méditerranée Aix-Marseille II, Mediasic)

Viviane Couzinet (Université de Toulouse3, LERASS)

Pierre Fasterz (Université de Louvain-La-Neuve)

Yves Jeanneret (Université d' Avignon, Culture & Communication )

Patrizia Laudati (Université de Valenciennes, LSC )

Catherine Loneux (Université de Rennes, CERSIC -ERELLIF)

Serge Proulx ( UQAM, LabCMO)

Imad Saleh (Université Paris 8, Paragraphe)

# Revue des Interactions Humaines Médiatisées

Journal of Human Mediated Interactions

Vol 10- N° 1 / 2009

## Sommaire

### Editorial

S. LELEU-MERVIEL, K. ZREIK v

### **HHDe la traduction comme médiation et création interlinguistique des interactions**

Translation as interlinguistic mediation and creation of human interactions

A.. GENTES 3

### **Vision augmentée par HUD : pour une prise en compte des contraintes psychophysiologiques**

HUD augmented vision: for a consideration of psychophysiological constraints

B. CLAVERIE, A. LEGER 27

### **Capacité d'un advergame à construire l'équité de marque : une étude de cas sur deux types d'advergames**

The ability of advergame to build brand equity: A case study on two different type of advergame

P. KARAGÜLLE, K. RIZVANOGLU 59

### **Interactive devices for faster access to information: navigation system for digital documents**

Accélérer la recherche d'informations grâce aux dispositifs d'interaction : système de navigation pour les documents numériques

S. CARO DAMBREVILLE 79

## Editorial

Après 10 ans consacrés à l'étude des interactions entre les humains et les systèmes informatiques au sens le plus général du terme, et particulièrement l'interaction homme-machine et l'interaction humaine médiatisée par la machine (1997-2007), R.I.H.M. est désormais la Revue des Interactions Humaines Médiatisées.

Cette nouvelle formule est ouverte aux contributions inter-disciplinaires en psychologie, sociologie, sciences de la conception, sciences cognitives, ergonomie, informatique, innovation et créativité. Mais elle est particulièrement attentive aux apports de la science de l'information-communication, science encore qualifiée de « récente » qui ne rechigne pas à forger son propre appareil méthodologique en s'appropriant des outils et des démarches empruntés tant aux sciences exactes qu'aux sciences humaines et sociales.

A ce titre, ce premier numéro de R.I.H.M. « nouvelle formule » est exemplaire. Il démontre sans conteste que les deux cultures peuvent non seulement cohabiter au sein d'une même discipline, mais qui plus est se compléter et s'enrichir l'une l'autre pour élargir l'horizon scientifique de tous.

Ainsi, le premier article mobilise la méthode expérimentale pour évaluer le maintien en mémoire implicite de publicités intersticielles sur Internet (pop up) et le dépôt de traces affectives et sémantiques favorables à la marque trois mois après l'exposition. Il démontre en outre une supériorité du mot sur l'image, ce qui va à l'encontre des présupposés intuitifs.

*A contrario*, le second article revisite les outils formels promus par la théorie littéraire et la narratologie, notamment le concept de paratexte introduit par Gérard Genette dans *Palimpsestes* en 1982. En les transposant au cadre de l'environnement informatique en réseau, il montre que le repérage de catégories épitextuelles et péri-textuelles favorise l'élucidation de la complexité sémiotique du texte en réseau et institue des rapports nouveaux de sens, d'organisation et de pouvoir, qui désorientent le lecteur et dont une étude approfondie s'impose.

Le troisième article retrace quant à lui une expérience d'approche compréhensive couplée à une observation participante, conformément au

registre d'une anthropologie de la communication audiovisuelle où l'outil caméra se pose en catalyseur pour fabriquer du sens partagé parmi les jeunes d'une cité méditerranéenne.

Enfin, le dernier article ouvre le vaste champ de l'innovation. En effet, il propose un concept nouveau de « souris 3D » dotée de fonctionnalités de prévisualisation des objets pointés, outil dont l'exploitation permettra notamment de survoler le plan d'un site Web sans quitter la page active, ou de visionner le contenu d'une page avant de l'ouvrir. Ce projet a fait l'objet d'un dépôt de brevet, et la présentation de cet environnement, voué sans aucun doute à une destinée internationale, est proposée en anglais.

R.I.H.M. maintient ainsi le format de 4 articles longs en *varia* à raison de 2 parutions de numéros par an. En remerciant encore Bertrand David et Christophe Kolski pour le travail accompli, en profitant de ce passage de flambeau officiel pour leur souhaiter le succès dans les nouveaux projets qu'ils portent, en les remerciant de la confiance qu'ils nous ont témoignée, nous vous souhaitons à toutes et à tous une très bonne lecture et le plaisir de la découverte.

Sylvie LELEU-MERVIEL et Khaldoun ZREIK  
Rédacteurs en chef

# **HHDe la traduction comme médiation et création interlinguistique des interactions humaines**

## ***Translation as interlinguistic mediation and creation of human interactions***

**Annie GENTES**

Telecom-Paristech – LTCI CNRS UMR 5141  
annie.gentes@telecom-paristech.fr

**Résumé.** Dans les interactions humaines, la question de la traduction tient une place à part à la fois comme travail spécifique sur les langues mais aussi comme situation réflexive de communication. La traductologie présente en effet une réflexion non seulement sur la langue et ses usages, mais aussi sur les situations de médiation en tant qu'elles présupposent une réflexion sur les locuteurs, la nature et la légitimité de leur interaction, la matérialité de leurs échanges. Dans cet article, la traduction est ainsi considérée comme une posture épistémologique qui engage à réfléchir à la fois à la langue et aux jeux de langage, au corps et à l'écriture comme espaces spécifiques de création. La traduction est analysée ici en termes de pratique à la fois linguistique, politique et poétique qui concerne directement la recherche en sciences de l'information et de la communication.

**Mots-clés.** Traduction, médiation, création, épistémologie, sciences de l'information et de la communication.

**Abstract.** In human interactions, translation stands apart both as a specific work on language but also as a reflexive situation of communication. Traductology studies not only languages and interlinguistic uses, but also questions the translating process as a mediation. In this article we want to analyze what translation does to the speakers, the nature and legitimacy of their interaction, the materiality of their exchanges. We also want to put forward the hypothesis that translation as a specific epistemological position brings a new light to language games, body and writing as specific spaces of creation. Translation is therefore analyzed here in terms of linguistic, political and poetic practice that directly concerns information and communication research.

**Keywords.** Translation, mediation, creation, epistemology, information and communication sciences.

## **1 De la pratique à la posture**

La traduction est à la fois création, recul critique et médiation, aussi bien du point de vue subjectif que sur les plans organisationnels et politiques. Dans cet

article, nous souhaitons nous appuyer sur notre expérience de 20 ans en traduction pour en analyser les enjeux, notamment à partir de l'analyse de situations professionnelles liées à un domaine particulier : celui de l'enseignement et de la recherche dans les sciences et technologies de l'information et de la communication (STIC). D'abord responsable de la communication de l'École nationale supérieure des Télécommunications, puis enseignant chercheur dans cet établissement, ces différentes positions m'ont conduite à repenser ma formation en langue à l'École Normale Supérieure de Fontenay-Saint Cloud et d'en évaluer la portée au-delà de la pratique linguistique.

Cette proposition est de deux ordres : premièrement analyser les caractéristiques de la traduction dans le champ des STIC, champ qui présente des caractéristiques intéressantes. Il est le foyer d'une création terminologique prolifique liée aux inventions du secteur. C'est, par ailleurs, un domaine scientifique d'emblée international, qui repose sur des publications en anglais grâce à la présence d'associations extrêmement prestigieuses, IEEE ou ACM, qui publient les actes de colloques et les principales revues du secteur. Deuxièmement, nous souhaitons montrer que la traduction questionne les sciences de l'information et de la communication : notamment le regard qu'elles portent sur l'enquête mais aussi sur la circulation des textes et des expressions ainsi que sur la part créative de la recherche.

Pour mener à bien cette entreprise, nous nous appuyerons sur une pragmatique de la traduction fondée sur l'analyse de l'expérience physique et interpersonnelle de la traduction replacée dans un contexte organisationnel et politique. Cette première partie nous conduira à décrire une démarche, un projet de diffusion, une posture de flexibilité face à des publics. Dans un deuxième temps, les productions seront à leur tour analysées. La traduction implique une part d'ajustement et de création, un jeu d'influences réciproques, une dialectique d'appropriation et de dépaysement. Le texte traduit, nécessairement polyphonique, compose avec le texte d'origine et plus largement déploie deux appareils linguistiques. Une réflexion plus sémiologique nous permettra de suivre cette négociation du sens. Nous nous inscrivons ainsi de façon transversale dans les trois principales branches de recherche en traduction telles qu'elles ont été fondées par l'article de Holmes « The Name and Nature of Translation Studies » en 1977 (Holmes, 1972), à savoir une recherche orientée vers l'étude des textes et l'évolution des traductions (product oriented research). Nous nous intéresserons aussi aux fonctions de cette traduction dans le contexte de l'enseignement et de la recherche en TIC (function oriented research). Nous nous interrogerons enfin sur le processus même de traduction (process oriented research).

## **2 La traduction et les enjeux de pouvoir**

Pour les textes écrits, le souci de la diffusion est particulièrement évident. Traduire signifie qu'on cherche à faire lire à nouveau. Le présupposé – implicite à chaque texte – qu'il est produit pour une lecture et une diffusion est doublement explicite dans la traduction qui inscrit d'emblée le texte dans une relecture critique. D'abord, le texte a été choisi, il a été sélectionné, jugé digne d'un nouvel intérêt. Ensuite, il est consacré par une nouvelle circulation. La traduction inscrit le texte dans un processus d'énonciation éditoriale à la fois hommage à celui qui a écrit et reconnaissance et respect de ceux qui vont lire. C'est une forme explicite d'adresse au lecteur dont le statut évolue autant dans ce processus que celui de l'auteur.

Le traducteur joue un double rôle dans cette réactualisation des textes. Il fait partie d'une décision éditoriale, en France souvent appuyée par le ministère de la Culture par le biais du Centre national du Livre, qui repère parmi les productions internationales, celles qui sont dignes d'intérêt pour les lecteurs français. Les livres traduits le sont donc après que l'œuvre originale ait déjà été diffusée, et le succès d'une œuvre dans son propre pays constitue un bon passeport pour d'éventuelles traductions. La décision de traduction fonctionne ainsi comme un deuxième filtre (la décision de publier dans le pays d'origine constituant le premier) et donc comme un indicateur de la popularité du livre. Elle fait partie du processus historique concret de la littérature comme sélection, interprétation, diffusion des textes et la hiérarchisation des auteurs.

Ce destin littéraire n'est pas exempt d'enjeux de pouvoir (Calvet, 2007). Traduire signifie qu'on reconnaît l'existence d'une autre culture et qu'on pose les bases d'un dialogue, y compris s'il s'agit d'assurer les bases d'une intelligence stratégique et militaire. C'est aussi une pratique qui peut faire violence aux langues et imposer une hégémonie en les domestiquant. Pour une organisation, la traduction recoupe des problématiques de positionnement et de concurrence sur le marché. Dans cette partie, nous souhaitons aborder les enjeux de la traduction pour une institution, en l'occurrence l'École Nationale Supérieure des Télécommunications.

## **2.1 De l'impossible traduction à l'adaptation aux publics**

La traduction est une forme de métacommunication. Dans une institution de recherche comme l'École Nationale Supérieure des Télécommunications qui recrute ses élèves dans le monde entier, la manifestation du plurilinguisme est non seulement un outil de recrutement mais aussi un acte de langage et une manifestation de valeurs. Il est le moyen de communiquer avec des publics d'origines diverses, il est aussi la manifestation de cet engagement international. Choisir, par exemple, de mettre face à face les textes dans les deux langues plutôt que de produire deux plaquettes différentes, fut un parti pris stratégique de la communication comme le montre le site trilingue de l'école aujourd'hui. Une façon de donner les outils, d'entrer en relation avec les autres pays et une façon de communiquer sur l'identité de l'institution comme portant les valeurs d'une ouverture internationale tolérante. La traduction, comme le dit fort bien Xu Jun (2007), n'est pas la garantie de la paix et de l'harmonie. « *La traduction n'est pas seulement ce qui permet le dialogue entre les cultures : elle est ce qui, bien souvent, les façonne* ». Elle les façonne par le partage des idées mais aussi par la transformation du contrat de communication qui engage à la fois des valeurs, des prises de position, un processus d'intercompréhension explicite et une métacommunication qui replace et qui requalifie les modalités de l'interaction entre lecteur et auteur. Cette stratégie d'acteurs en compétition pour le recrutement des meilleurs élèves rencontre cependant certaines difficultés.

Lors de mes responsabilités de communication de 1989 à 1992, les traductions pour l'école nationale supérieure des télécommunications étaient une parfaite démonstration des enjeux liés à la disparité des univers de référence. Nous étions confrontés non seulement à la disparité fondamentale du système des grandes écoles françaises par rapport à tous les autres systèmes dans le monde mais aussi, pour la traduction en anglais, à la disparité entre le système anglais et le système américain. Les termes « école nationale supérieure des télécommunications » font parfaitement sens dans le contexte français. Il s'agit bien d'une école (il y a des élèves) ; elle est nationale (par opposition aux écoles privées), elle délivre donc un diplôme sur la qualité duquel l'Etat Français s'engage ; elle est supérieure, parce

qu'elle se distingue des écoles primaires, et les Français comprendront qu'elle se situe après le bac, et, pour les plus avertis, après des écoles préparatoires ; elle est en outre positionnée sur le champ des télécommunications au sens large qui va des satellites, au téléphone mobile, en passant par l'informatique, les réseaux, etc. Or traduire tout ceci pouvait conduire à plusieurs stratégies. Il est arrivé que le nom soit gardé tel quel, sans traduction, signé sans doute de la très grande lassitude provoquée par le fait que même en traduisant il fallait néanmoins expliquer de quoi il s'agissait. Certains s'aventuraient à en faire une traduction littérale : « National School of Telecommunications », ou dans des formes abrégées : « Telecommunication School ». Aujourd'hui encore, la présentation de l'école parle de « grande école » (en français dans le texte) puis explique longuement de quoi il est question : "The Grandes Ecoles, which are considered to be the pinnacle of French higher education, represent a sector of the educational system which is unlike anything known in foreign academia. They are very selective and prestigious schools of higher education". Le « high school » pour traduire école supérieure n'allait bien entendu pas puisqu'il renvoie au collège des études secondaires aux Etats Unis. « School » offrait cependant une issue intéressante : le terme est répandu dans l'appellation « business school », l'inconvénient étant que « engineering school » n'est pas usité. On peut garder la formule : « school of higher education » qui ne renvoie pas à une expression toute faite ni pour les Anglais ni pour les Américains mais qui met la puce à l'oreille du correspondant étranger sur la situation de l'école dans la chronologie des études. Dans le même ordre d'idée, « Graduate engineering school » aide à faire comprendre que le cursus démarre après les A levels (sans toutefois permettre de comprendre que l'entrée ne s'y fait pas directement). « Telecommunication Institute » a le mérite de tirer vers la recherche mais présente l'inconvénient de ne pas nécessairement signifier la dimension « enseignement ». « University » ou « College » sont impossibles d'abord dans le souci de se distinguer du système universitaire français et ensuite parce qu'on n'entre pas directement dans une école d'ingénieur après le bac comme dans les universités. On utilise en revanche parfois la formule « college level ». La solution « Institute of Higher Education » ou « Teaching and Research Institute » présente, sous forme d'une périphrase, l'avantage de décrire en termes organisationnels ce dont il est question. Mais une hésitation peut subsister quant à son caractère public ce qui pousse l'ENST à préciser : « Public institution ». La plaquette de l'école propose même "pioneering institution in the area of Telecommunications".

Ainsi, nous sommes confrontés à plusieurs difficultés : la chronologie des études, le caractère public de l'institution, l'activité de recherche de l'établissement, l'accès sélectif aux écoles. Je n'ai aucun souvenir de traduction facile. Il fallait, il faut toujours, recourir à des périphrases voire de longues explications.

Une clé évidente dans le choix des mots ressort non plus de la traduction à proprement parler, mais de la situation de communication. En fonction des publics auxquels nous nous adressons, nous pouvons présenter la facette de l'école qui convient : « education » ou « research ». La traduction en pratique souligne que pour décrire les mêmes choses, on choisit des mots, des expressions, des périphrases, spécifiques en fonction des présupposés que l'on fait de l'horizon d'attentes de ses interlocuteurs. En toutes circonstances, que ce soit pour présenter l'école ou le métier auquel elle préparait, la question des effets dirigeait nos choix.

Il faut reprendre les différents niveaux de cette question. Le traducteur est pris à la fois dans un contrat de lisibilité, une responsabilité de donner à lire un texte qui n'aura pas d'existence autrement pour d'autres lecteurs. Ce travail s'appuie sur le

choix des meilleures équivalences possibles de sens. La traduction est prise dans la communication au sens où elle doit considérer le contexte d'énonciation (notamment quand le temps qui s'est écoulé entre l'écriture de l'œuvre et sa traduction est étendu), s'appuyer sur le vocabulaire et plus généralement les compétences linguistiques et textuelles des lecteurs. La notion d'horizon d'attentes telle que la définit Jauss dans *Pour une esthétique de la réception* (1978) intéresse la traduction à plusieurs titres. Jauss souligne en effet la façon dont chaque œuvre est réinterprétée, réévaluée, par les relectures à partir des horizons d'attentes des lecteurs – interprètes. « *Désormais, au lieu d'équivalence de signifié, beaucoup d'auteurs disent « équivalence fonctionnelle ou skopos theory » : une traduction (surtout dans le cas de textes à finalité esthétique) doit produire le même effet que celui que visait l'original. On parle alors d'égalité de valeur d'échange, qui devient une entité négociable* » (Eco, 2003).

## **2.2 La traduction comme médiation en voie de disparition**

De cette expérience, il me semble important de tirer quelques enseignements. Le paradigme de l'équivalence est remis en cause. Comme le soulignent les chercheurs en traduction, la question est moins de trouver l'unique réponse à un problème de transposition culturelle que d'adapter la réponse à la situation concrète de communication. On comprend ainsi que l'espace de traduction est un espace souple, négocié entre les interlocuteurs. C'est ce qu'Andrew Chesterman (2000), après Gideon Toury (1995), appelle la « norme de relation » (« relation norm ») qui implique que le traducteur trouve la meilleure option dans un souci de similarité mais sans équivalence prédéfinie. En abandonnant l'idée d'une équivalence forte au bénéfice d'une production négociée entre le texte d'origine et la situation concrète de sa diffusion, on donne aussi aux traducteurs un véritable rôle de médiateurs, qui prennent en charge non seulement le texte source mais se soucient de sa réappropriation. On signale aussi par là même les enjeux rhétoriques et non seulement linguistiques des traductions. Enfin, on comprend que la traduction engage un jeu de langage qui permet cette marge d'initiative de la part des traducteurs. Or ces différentes qualités de la traduction tendent à disparaître dans le monde de la recherche scientifique pour au moins deux raisons qu'il nous faut aborder maintenant en partant d'un exemple et des hypothèses qu'il suscite.

L'école des Télécom, comme toutes les autres écoles d'ingénieurs, a eu des surnoms, des noms d'usage. Or une évolution majeure a pris place qui prouve la place croissante d'un souci d'internationalisation de l'école. L'usage de l'acronyme a été banni des pratiques de communication. Pour comprendre « ENST », il faut être au fait du système des grandes écoles françaises et repérer la spécificité par rapport à ENS (Ecole Normale Supérieure) et autres ENSAM, ENSCI, etc. Avant 1989, le surnom utilisé est Sup Télécom. Encore une fois parfaitement reconnaissable en France avec les autres Supélec, Supaéro, encore usités aujourd'hui. Mais l'idée est alors d'introduire une nouvelle charte graphique et de faire glisser le nom vers une mise en valeur du lieu (Paris) premièrement pour distinguer l'école de la rue Barrault des écoles sœurs situées à Evry et à Brest, deuxièmement pour jouer de l'atout évident à l'international d'être installé en centre ville plutôt qu'en banlieue... On efface par là même ce qui « sonnait » comme une école et on tire l'institution vers un nom de marque qui a l'immense avantage de ne pas avoir à être traduit : Télécom Paris, dont il faut bien remarquer qu'il s'écrit sans les accents dans le logo comme aujourd'hui sa dernière version Telecom ParisTech. Cette évolution est symptomatique d'une globalisation du marché de l'enseignement et d'une volonté d'efficacité de marque qui doit donc se penser immédiatement au niveau international.

En poussant la logique d'une circulation internationale des idées, propre à la recherche aujourd'hui, jusqu'à son terme, on assiste ainsi à une production de solutions linguistiques exportables sans transition. Cette stratégie de noms de marque « internationaux » est en outre poursuivie par des pratiques éditoriales qui bannissent l'usage de la traduction. Je souhaiterais dans la partie suivante de cet article aborder deux aspects de cette médiation effacée : la limitation de la langue à un outil de circulation et les formes éditoriales de la recherche.

### **3 La langue : outil ou appareil ?**

L'utilisation spécifique de l'anglais comme lingua franca a des implications nombreuses : elle réduit la pratique de l'anglais à l'usage d'un outil. J'utilise le mot outil pour le distinguer de ce qui qualifie proprement une langue c'est-à-dire un « appareil », terme emprunté à Pierre-Damien Huyghe sur lequel je reviendrai.

#### **3.1 La langue réduite à l'outil**

Traduire/ne pas traduire. La diffusion d'une langue – et celle de l'anglais aujourd'hui – peut paraître menaçante à la pérennité des autres langues et cultures (Nowicki & Oustinoff, 2007). Or le problème n'est pas, dans l'absolu, d'utiliser l'anglais, le problème est de l'utiliser de façon « transparente », pour réutiliser le mot de Venutti (1995). On considère en effet que la langue anglaise ne comporte pas de spécificités et peut littéralement prendre en charge les formes d'expression de toutes les autres langues. Ce qui se joue dans cet usage de l'anglais, c'est une illusion sur la nature même du langage qui y perd toute sa matérialité. La traduction mot pour mot n'est pas liée à un respect de la langue d'origine (comme elle pouvait l'être dans la traduction de la Bible par respect d'une langue sacrée (Paul, 2005)) mais à une instrumentalisation de la langue qui devient le prolongement indifférent de la pensée. La traduction semble se limiter à re-coder un message. Ce modèle est particulièrement prégnant dans un milieu professionnel qui l'associe au modèle de la communication dit « ingénieur ».

Ce modèle a en effet eu une influence considérable sur les représentations de la communication mais aussi sur la traduction en TIC. Il s'appuie sur le texte du mathématicien Claude Shannon : "A mathematical theory of communication", qui fut publié en 1948, dans la revue *Bell System Technical Journal*. Ce texte présente un modèle de la communication particulièrement présent à l'ENST puisqu'il s'agit d'un modèle de télécommunication qui aborde le problème de la qualité du signal durant la transmission et des différentes méthodes de modulation de fréquences : PPM (Pulse Position Modulation) et PCM (Pulse Code Modulation). Shannon précise d'ailleurs bien que son propos n'est pas le sens (meaning), qui n'est pas un problème d'ingénierie dit-il, mais le fonctionnement du système, quel que soit le message.

La traduction a pu ainsi être perçue comme un codage/décodage, où la réussite dépend de l'absence de distorsion du signal. Elle est limitée à une recherche d'équivalence du texte de départ et du texte d'arrivée, à une transformation d'un code à un autre.

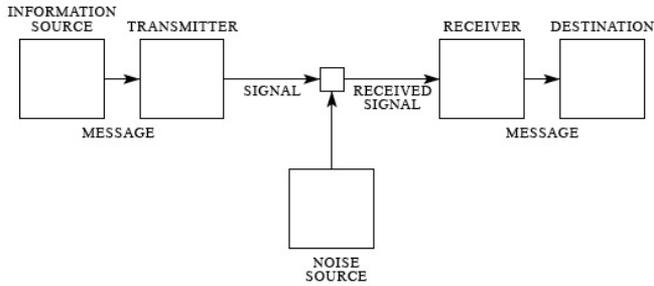


Fig. 1 — Schematic diagram of a general communication system.

Figure 1. Modèle de communication d'après (Shannon, 1948)

Cette conception a sans doute contribué à la disparition de la traduction en tant que telle dans les articles scientifiques. La disparité est flagrante, bien sûr, entre un texte écrit en anglais par un anglo-saxon et un texte écrit par une personne de toute autre nationalité. Or l'effort de traduction n'est simplement pas évoqué en tant que tel. Il n'est fait, la plupart du temps, aucune mention d'un traducteur et ceci pour au moins deux raisons. Premièrement, le texte est traduit mais la traduction entre dans la catégorie des « textes industriels » et le contrat stipule l'abandon de la propriété intellectuelle par le traducteur (Fischbach, 1992). Les comités de lecture qui demandent que les textes soient « relus » (et non pas traduits) par des « native English speakers », minimisent encore davantage le travail de traduction. En admettant que le texte soit considéré comme satisfaisant, la plupart des articles ne peuvent rendre compte de la diversité de leur contexte d'écriture que le travail de traduction est censé élucider : « *Les normes notoires ou la poésie spécifique du genre, les rapports implicites qui lient le texte à des œuvres connues figurant dans son contexte historique, et enfin l'opposition entre fiction et réalité, fonction poétique et fonction pratique du langage* » (Eco, 2003). Dans l'écriture et la traduction des textes scientifiques, cet horizon conceptuel doit être explicite. Or un texte peut être écrit en anglais sans pour autant que les sources soient anglo-saxonnes. Ainsi dans les bibliographies, les références peuvent être hors d'atteinte du lecteur anglophone, parce qu'en norvégien ou en danois. L'article peut ainsi paraître extrêmement intéressant mais impossible à suivre puisque le reste des écrits n'est pas disponible. On reste comme à la surface du texte. Une des conséquences éditoriales et scientifiques d'une exigence de lisibilité en profondeur peut cependant être pire que le mal. D'une part, elle peut conduire à systématiser l'emploi d'une langue étrangère y compris à destination de personnes parlant la même langue que les auteurs. D'autre part, elle peut conduire les auteurs à ne citer que des références en anglais. Les chercheurs adoptent un horizon culturel banalisé comme seule garantie d'une publication. Autrement dit, on cherche et on cite des textes tirés du contexte anglo-saxon « élargi » pour s'assurer que les lecteurs retrouveront ce à quoi ils sont habitués et qui limite dramatiquement les références et la diversité culturelle.

Deuxièmement, dans le cas du chercheur qui écrit l'article, cette « tâche », pour reprendre le mot de Walter Benjamin, se confond avec celle de concevoir le texte original. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une traduction mais d'une autotraduction. Dans les entretiens avec les chercheurs, cette contrainte de la langue

est fréquemment mal vécue, au mieux comme une fatalité, au pire comme une dépossession de la pensée, d'où les demandes répétées de budget pour les traductions. Dans les deux cas, le document ne montre pas les étapes comme le fait un livre qui affiche et souvent hiérarchise les fonctions d'auteur et de traducteur en les plaçant pour l'un en première de couverture, pour l'autre à l'intérieur du livre, ou en utilisant des polices de tailles différentes.

L'usage bien particulier de l'anglais par des personnes qui ne le parlent pas de façon native a finalement façonné une nouvelle langue et un nouveau genre de situation de communication. Avec mon collègue Michel Berne, responsable des relations internationales du groupe des écoles des Télécommunications, nous parlions de « Eurospeech » qu'on qualifie aujourd'hui de « globish<sup>1</sup> ». James Benenson et Brigitte Juanals (2003) rapportent que : « *Ce n'est pas l'utilisation de la langue anglaise – dans toute la richesse de l'américain, de l'anglais britannique, des créations littéraires en anglais d'Irlande, des Caraïbes ou d'Afrique... – qui est source d'un appauvrissement culturel, mais bien un anglais international d'importation, utilisé dans les domaines commerciaux techniques, qui a perdu sa richesse sémantique et ne peut être qu'artificiel.* »

L'anglais « international » qui se répand est un outil de communication professionnelle issu de domaines spécifiques et donc tourné vers l'expression des données qui constituent ces champs. Les termes qui se répandent dans le monde scientifique : « workpackage », « deliverable », « kickoff meetings », « proof of concept », « show case », etc, ainsi que les formes des articles scientifiques, se standardisent et structurent non seulement l'expression mais aussi l'organisation des projets. En effet, il devient impossible dans un projet européen ou national comme dans le cadre de l'ANR (Agence Nationale de la Recherche) par exemple, de ne pas découper en workpackages (tâches) qui vont du « state of the art » (état de l'art) au « show case » (le démonstrateur). Dans la plupart des cas, ce découpage et cette expression *a priori* posent des problèmes concrets d'organisation notamment lorsqu'on veut faire plusieurs itérations dans un projet (Gentes, 2008).

La question de l'anglais comme langue scientifique est ainsi non seulement un problème linguistique mais surtout un problème de pratique réduite de la langue. La pratique de l'anglais est contrôlée par des habitus professionnels qui rendent son exercice délicat y compris pour un angliciste. Mon expérience m'a montré à plusieurs reprises que mon anglais par trop « littéraire » était écarté au bénéfice d'un « globish » d'apparence plus professionnel dans ce milieu. Ainsi, dans le cadre du projet ANR PLUG sur les jeux pervasifs s'appuyant sur des tags RFID, Michel Simatic, Camille Jutant, Aude Guyot et moi-même décidâmes de proposer un article commun pour une conférence internationale devant se dérouler à San Diego en septembre 2009 : MobiCASE 2009 Workshop on Innovative Mobile User Interactivity (IMUI 2009) (Gentes *et al.*, 2009). Nous étions confrontés à plusieurs difficultés d'écriture : une écriture interdisciplinaire puisqu'il s'agissait de décrire à la fois l'architecture et le logiciel de notre service (un jeu : Les secrets du musée) et les analyses de la mise en œuvre de ce jeu à l'intérieur du musée des Arts et Métiers tout en évoquant les problématiques de design. Partant de notre volonté forte, à la fois théorique et méthodologique, d'écriture collaborative, nous étions également confrontés au type de conférence et de journal scientifique concerné : nonobstant la prétention à une assez large représentation des problématiques (« issues »), le genre attendu était celui des articles de recherche dans le domaine de l'ingénierie. Enfin, nous devions écrire cet article en anglais sans moyens pour payer une traduction qui fut par conséquent assumée par les différents auteurs. Passé le premier moment de

---

<sup>1</sup> <http://www.globish.com/>

satisfaction à savoir notre article accepté, nous devons ensuite prendre connaissance des remarques des trois reviewers envoyées par mail et transformer notre article en conséquence. Or, parmi les remarques, une en particulier attira mon attention. « I would also recommend to the authors to reduce the **language flourish** about museum visits (which is quite frankly distracting) and focus more on the technical content. In the end this is a technical workshop where advancing science and engineering principles is more valued than **high-sounding language** ». Le reviewer ne considère pas qu'une technologie se définit non seulement par ces caractéristiques fonctionnelles mais aussi par ces caractéristiques culturelles et sociales, et il critique le mauvais positionnement de ce papier dans cette conférence. On ne peut cependant manquer d'être frappé par les jugements de valeur sur la forme écrite du texte. En effet, les critiques ne portent pas sur des problèmes de syntaxes ou d'erreur de vocabulaire liés à la traduction, mais bien sur le style même de l'expression.

Plusieurs hypothèses sont envisageables : le genre « scientifique » appelle une forme particulière de prose dont le vocabulaire est normé, non seulement par la spécificité du domaine technique envisagé mais aussi par rapport à un style en vertu duquel certaines expressions ne peuvent être utilisées au risque de trahir l'appartenance à une autre communauté. La critique renvoie aussi au système de valeurs du reviewer qui prétend aux faits, à la dénotation, encore une fois avec une idée très précise de ce qu'un « fait » est. On peut aussi arguer à la suite de Venutti, que cette injonction au langage simple, non prétentieux, « transparent » est elle-même prise dans une évolution largement présente dans le monde anglo-saxon : *“The authority of “plain styles” in English-language writing was of course achieved over several centuries, what Bernstein describes as “the historical movement toward uniform spelling and grammar, with an ideology that emphasizes nonidiosyncratic, smooth transition, elimination of awkwardness, etc – anything that might concentrate attention on the language itself”* (Bernstein, 1986).

Venutti (1995) considère ainsi que l'anglais a subi une transformation majeure sous l'influence conjuguée des pouvoirs scientifique, économiques et médiatiques : *“The dominance of transparency in English-language translation reflects comparable trends in other cultural forms, including other forms of writing. The enormous economic and political power acquired by scientific research during the 20<sup>th</sup> century, the postwar innovations in advanced communications technologies to expand advertising and entertainment in industries and support the economic cycle of commodity production and exchange – these developments have affected every medium, both print and electronic, by valorizing a purely instrumental use of language and other means of representation and thus emphasizing immediate intelligibility and the appearance of factuality”* (Venutti, 1995 : 5).

La traduction n'est ainsi pas seule à être touchée par une uniformisation du langage qui la réduit à un outil comme les « translation Tools » de Google. En revanche, elle présente des aspects exacerbés du phénomène parce qu'elle fonctionne comme révélateur des formes et enjeux de langage.

### 3.2 La traduction comme jeu d'appareils

Traduire c'est intégrer l'horizon d'une langue, comprendre le rapport au monde qu'elle offre, entrer dans une polyphonie différente de celle de notre langue maternelle. Une langue remet en question nos idées préconçues sur le parler juste, le parler poétique, le parler efficace, le parler pour rire. Eric Robertson (2006) qui étudie les artistes d'avant-garde et leurs usages de la traduction, rapporte ainsi que Samuel Beckett, à la question de savoir pourquoi il avait choisi d'écrire en français avait répondu « en français, c'est plus facile d'écrire sans style ». Les langues

augmentent ainsi non seulement une palette d'expressions et de représentations mais diversifient aussi les rapports au monde. La traduction est ainsi éminemment politique parce qu'elle donne à voir et à entendre un nouveau « partage du sensible », pour reprendre l'expression de Jacques Rancière (2000). « *Il y a donc à la base de la politique une esthétique [...] C'est le découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience. La politique porte sur ce qu'on voit et ce qu'on en dit, sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire, sur les propriétés des espaces et les possibles du temps* ». Les traductions font apparaître la façon dont les langues découpent le continuum de l'expérience et font entendre, par contraste, les silences des langues, leurs histoires, leurs valeurs.

La traduction consiste à jouer avec deux langues, deux « appareils » pour reprendre le terme de Pierre-Damien Huyghe (2005). On apprend à traduire de façon toujours plus fine, plus diversifiée, plus virtuose. La traduction est en effet ce moment singulier où les langues reprennent de l'épaisseur. Elle révèle, au sens photographique du terme, les accidents des langues et les pratiques singulières des écrivains. « *'Appareil' est d'abord un terme avec lequel il est possible de penser le paraître comme un fait. Un appareil est ainsi plus généralement, ce qui dispose du paraître* ». La langue fait paraître et le passage de l'une à l'autre par contraste fait ressentir des modalités de paraître très différentes. Cette pratique singulière de lecture et d'écriture s'appuie bien sûr sur des régularités des langues, aussi bien sémantiques que syntaxiques. Comme le souligne Jacqueline Guillemin-Flescher (2005) : « *La créativité, aussi marquée soit-elle, s'inscrit dans la langue, et celle-ci comporte plusieurs niveaux : un premier niveau de contraintes morphologiques et syntaxiques incontournables, un deuxième niveau de « normes » collectives qui constituent des contraintes relatives et, enfin, les choix particuliers des auteurs et traducteurs. Ces différents niveaux s'inscrivent en continu, au point qu'il est souvent difficile de savoir quand on passe de l'un à l'autre* ».

Le fonds commun de la langue courante comme les spécificités d'auteurs sont questionnés par la traduction. Une des difficultés consiste à recontextualiser le discours pour s'interroger sur ce qui est de l'ordre du partagé, du commun et ce qui est de l'ordre de la rupture stylistique et des idiosyncrasies des auteurs. Autrement dit, la traduction ne consiste pas à se servir d'un dictionnaire d'équivalences mais à chaque fois à élucider les contextes d'énonciation. Dans la pratique, il n'y a pas un texte ni deux mais plusieurs : pas seulement des brouillons mais des incarnations différentes du texte à traduire qui constituent bien sûr une histoire des traductions mais aussi la dynamique même du travail de traduction. En effet, le texte d'origine est non seulement transformé pour produire un texte dans la langue d'arrivée, mais il est traduit à nouveau vers la langue source pour vérifier la fluidité des relations entre les deux textes. Il y a donc plusieurs moments d'écriture, plusieurs textes qui, bien que cadrés par la lecture du texte d'origine, peuvent s'en émanciper considérablement. On crée un réseau de textes. Le concept de dialogisme, comme défini par Todorov (1981), sous-tend cette circulation. « *L'orientation dialogique est, bien entendu, un phénomène caractéristique de tout discours. C'est la visée naturelle de tout discours vivant. Le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet et il ne peut pas entrer avec lui en interaction vive et intense* ». La traduction est ainsi une forme de dialogisme actif, volontaire, explicite.

Dans ce mouvement de comparaison et de contraste, notre langue devient étrangère. La traduction est une pratique qui conduit à dépayser les langues, y compris la langue maternelle qui est questionnée, dénaturalisée. Autrement dit la traduction crée des surprises. Elle découvre que la langue n'est pas seulement un outil de communication, elle est un appareil qui crée. Traduire c'est aussi montrer

que : « *L'appareil dont il est ici question n'est pas un instrument. Il ne se manie pas à volonté, il invente corrélativement, en l'absence de savoir-faire approprié, un sujet et un objet, il met au point un état possible de cette corrélation* » (Huyghe, 2005).

Le passage à une autre langue est une activité vertigineuse. On est déstabilisé, déplacé en terrain inconnu et ce déplacement est sans fin.

### 3.3 La traduction comme sémiotique et comme rhétorique des effets

Dans son livre sur la traduction, *Dire presque la même chose* (2003), Umberto Eco décrit ce travail d'analyse, puis de déconstruction et finalement de production de texte. La traduction casse les automatismes de la langue, elle n'est pas le système de synonymie du dictionnaire bilingue, elle emprunte à l'encyclopédie qui déploie les différents usages des mots, des expressions. Umberto Eco explique que ce travail d'interprétation est cohérent avec une sémiotique piercienne qu'il faut rappeler ici.

Une évolution récente de la traduction considère effectivement aujourd'hui tout autant cette activité du point de vue linguistique que du point de vue sémiotique. « *Un signe ou representamem est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son objet* » (Pierce, 1978). La définition du fonctionnement du signe par Pierce introduit des éléments à la fois de stabilité et de dynamique. Le rapport du representamem à l'objet ne se fait pas sous tout rapport, mais de façon historique stable. Pierce parle du « fondement » du representamem. Le fondement ne se réinvente pas à chaque seconde et se reconnaît entre personnes différentes qui saisissent ce dont il s'agit. Il permet aussi, dans le temps, qu'un homme se rappelle ce à quoi il pensait « *dans la mesure où la pensée continue à être cohérente pendant ce laps de temps, c'est-à-dire à avoir un contenu semblable – qu'il a la même idée, et que cette idée n'est pas à chaque instant de ce laps de temps une nouvelle idée* ». La traduction repose sur cette stabilité mais elle est aussi la manifestation vivante, l'expérience renouvelée d'une vivacité des relations de signification. Le signe est aussi un élément dynamique parce qu'il ne s'arrête pas sur un sens, un seul rapport à l'objet, mais renvoie à d'autres signes. « *Si un signe est autre que son objet, il doit exister, soit dans la pensée, soit dans l'expression, quelque explication ou argument ou quelque contexte montrant comment – dans quel système ou pour quelle raison – le signe représente l'objet ou l'ensemble des objets qu'il représente* ». Le signe se définit par une suite interprétative, « *l'interprétant devenant à son tour un signe et ainsi de suite ad infinitum* ». La tâche du traducteur consiste précisément à parcourir l'espace sémantique, explorer cette suite interprétative et à choisir une apparente synonymie, une série de mots, ou une note pour que le lecteur comprenne ce à quoi l'auteur se réfère. La traduction travaille sur la distance non seulement entre l'objet et le representamem mais aussi entre le representamem et l'interprétant.

Toute la question est de savoir traduire sans faire une explication de textes. L'exploration de l'espace sémantique doit éviter d'aboutir à un texte pétri de longues périphrases pour expliciter chaque terme. Que ce soit pour un roman, un mode d'emploi, un article, le traducteur vise à produire les mêmes effets de lecture, à la fois stylistiques et culturels. Il négocie en permanence les pertes et les ajouts de sens : ce qui se perd dans une phrase, peut être compensé dans une autre.

La question s'est posée pour la traduction du terme ingénieur. Nous sommes en France dans un contexte historique qui, depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle et la création des « Corps » de la fonction publique, lie les compétences techniques aux responsabilités les plus hautes de l'Etat. L'École Nationale Supérieure des Télécommunications est créée en 1878. C'est une des plus jeunes écoles techniques

d'État après les Ponts et Chaussées (1743), les Mines (1783), l'École Polytechnique (1795). L'école, de 1878 à 1888, s'appelle École Supérieure de Télégraphie. De 1888 à 1937, elle est l'École Professionnelle Supérieure des Postes et Télégraphes. De 1937 à 1942, elle devient l'École Nationale Supérieure des P.T.T., et en 1942 elle prend son nom définitif : École Nationale Supérieure des Télécommunications (Atten, Du Castel & Pierre, 1999).

Les noms successifs de l'école sont révélateurs à plus d'un titre. Ils signent l'évolution des techniques. L'école passe du télégraphe aux télécommunications, le mot est d'ailleurs prononcé à l'école pour la première fois par son Directeur (de 1901 à 1905), l'académicien Edouard Estaunié. Ils traduisent la reconnaissance d'une compétence qui nécessite une formation spécifique d'ingénieur dans une école et non un apprentissage sur le tas, et qui se distingue par ailleurs d'une formation plus administrative qui sera dispensée à partir de 1942 jusqu'en 2002 par l'École Nationale Supérieure des P.T.T. (ENSPTT). Ils représentent aussi l'évolution politique. Peu à peu, les pouvoirs publics mesurent l'importance stratégique des technologies de l'information et de la communication pour l'Etat et accompagnent le développement économique de ce secteur par la création d'écoles. C'est ainsi qu'en 1938, l'école reçoit la légion d'honneur des mains du Président de la République Albert Lebrun pour « l'appui utile qu'elle a apporté à l'industrie électrique en général en lui fournissant des techniciens avertis ». Les ingénieurs en France jouissent ainsi d'un statut d'expertise technique et d'une responsabilité nationale. Or la situation est très différente en Angleterre et aux États-Unis. L'« engineer » est certes une personne très compétente techniquement mais sa position est au sein de l'industrie et non pas de la direction de l'Etat (Weiss, 1982). La formation sera assurée pendant la révolution industrielle d'abord par des syndicats professionnels indépendants, sur le modèle de l'apprentissage professionnel. Le positionnement français est aussi plus radicalement scientifique avec des enseignements mathématiques alors que les Anglais privilégient le savoir faire pratique. Il est évident aujourd'hui que cette distinction n'a plus lieu mais la place des Corps dans la haute administration française a durablement influencé le sens même du mot ingénieur dans le sens d'un leader technocrate. Ainsi, traduire ingénieur par « engineer » est juste mais renvoie à des positions sociales, des statuts et des compétences assez différentes. L'engineer anglais est aussi bien un machiniste (du terme engin : moteur, machine), un technicien (un électricien, un réparateur téléphonique, et finalement l'homme à tout faire dans un hôtel), un ingénieur du génie civil. L'école était consciente de ce problème et composait avec des paraphrases de type « engineer and manager », « project manager », ou bien ressortissait de la catégorie « telecommunication engineer » ou « information and communication engineer », ou bien « computer scientist » hérité de la discipline des « computer sciences », que la personne soit ou pas un chercheur dans ce domaine. Chaque terme « ingénieur » et « engineer » déploie ainsi son propre horizon de références. Le choix d'une traduction plutôt qu'une autre ouvre une infinité de mondes possibles.

#### 4 La traduction comme création

Cette richesse sémiotique révélée par le processus de traduction prend une dimension particulière lorsqu'elle est jouée par des écrivains qui pensent la traduction non pas comme un espace de transition sans épaisseur, mais comme un milieu à explorer. Parmi les auteurs qui rédigent dans les deux langues, Jean Hans Arp revendique une personnalité hybride comme fondement de sa pratique

poétique au défi des conventions nationalistes. Le peintre sculpteur et poète choisit ainsi d'afficher pleinement ses appartenances multiples en portant un double prénom français et allemand et en utilisant les trois langues qui le rattachent autant à la culture française qu'aux cultures allemande et alsacienne. L'artiste ne parle d'ailleurs pas spontanément de traduction. Arp ne fait pas que passer d'une langue à l'autre, il les met en scène et il joue de l'écart entre elles pour recréer de nouveaux textes ainsi : « Der Vogel Selbdritt » est traduit/réécrit par « Perroquet supérieur » et « retraduit » vers le français par « cacadou supérieur ». Comme le fait remarquer Eric Robertson (2006), il va même jusqu'à produire de fausses vraies traductions pour forcer son lecteur à prendre conscience de l'inquiétante étrangeté des langues. En effet, si l'on regarde les poèmes « traduits », il s'agit à la fois de donner à lire comme familier, une forme de répétition, de déjà vu et en même temps de faire comprendre que quelque chose a été escamoté, transformé, un tour a été joué. Les fausses vraies traductions de Arp soulignent le jeu de création inhérent à la pratique langagière mais aussi spécifique aux jeux des langues qui font surgir la matérialité de la traduction. Des métaphores de la circulation, du passage, qui accentuent la dimension éphémère, presque mécanique de la traduction – la « pratique fuyante » de la traduction comme la qualifie Inès Oseki Dépré, au point qu'on parle de « boîte noire » pour décrire le processus de traduction dans l'esprit de son auteur, on passe à des métaphores topologiques de carrefour, de croisement qui sont aujourd'hui très présentes dans les discours sur la pluralité linguistique.

L'écrivain Julien Green qui reste habité par l'idée d'une soumission à la langue d'origine et s'inquiète des trahisons infligées aux textes sources s'étonne d'un surgissement au croisement de deux textes également présents sous ses yeux : « *Ce qui me frappa le plus était le peu de ressemblance entre les pages anglaises et les pages françaises que j'avais écrites d'abord sur le même sujet. Or j'avais pensé trouver, sinon une espèce de traduction inconsciente du français, du moins un équivalent assez proche, et ce que j'avais sous les yeux semblait presque d'une autre main* ». (Green, 1985). Au-delà du débat sur la fidélité ou les infidélités créatives (« Les belles infidèles ») qui traverse toute l'histoire de la traduction (Zuber, [1968] 1995), ce qui nous frappe dans cet extrait du *Langage et son double*, c'est la juxtaposition matérielle de deux documents qui entraîne l'écrivain à douter de sa propre unité et cohérence auctoriale. Le regard se pose sur l'appareil traducteur : à la fois processus et résultat dont l'auteur parfaitement bilingue constate qu'il fabrique aussi de l'étrangeté à soi.

L'œuvre du traducteur est ainsi poétique. Elle est à la fois travail mais aussi surprise. L'appareil traductif n'est pas contrôlable. Une forme de technicité est sa marque, mais il s'accomplit une production qui n'est pas totalement anticipable. En plaçant les textes côte à côte, en juxtaposant les langues, on crée une circulation propre du regard qui compare les longueurs, les graphies, les structures, qui crée du sens non seulement sur chacun des textes mais aussi entre eux. Il nous semble important à ce stade de rappeler ce qu'est la poétique pour comprendre la position de Walter Benjamin sur la tâche du traducteur.

#### **4.1 Pour une définition du poétique comme lieu de la pratique**

Tout au long de sa vie, Valéry s'interroge sur ce qui fait la caractéristique de la poésie, ce qui le conduit à s'interroger sur l'expérience poétique qui lie les poètes et les lecteurs. Il part de l'opposition classique entre d'une part une aïsthésis qu'il traduit par « esthétique » et d'autre part une poétique qu'il va appeler « poïésis » pour bien distinguer cette étude des systèmes de règles d'écriture de la poésie.

Parlant de « l'esthésique » : « *J'y mettrais tout ce qui se rapporte à l'étude des sensations ; mais plus particulièrement s'y placeraient les travaux qui ont pour objet les excitations*

et les réactions sensibles qui n'ont pas de rôle physiologique uniforme et bien défini. Ce sont, en effet, les modifications sensorielles dont l'être vivant peut se passer, et dont l'ensemble (qui contient à titre de raretés, les sensations indispensables ou utilisables) est notre trésor» (Valéry, 1957). Valéry s'emploiera effectivement à décrire ces sentiments particuliers, distincts de ceux que nous procurent les expériences de la vie.

Puis il aborde la poétique. « *Un autre tas assemblerait tout ce qui concerne la production des œuvres ; et une idée générale de l'action humaine complète, depuis ses racines psychiques et physiologiques, jusqu'à ses entreprises sur la matière ou sur les individus, permettrait de subdiviser ce second groupe que je nommerais Poétique, ou plutôt Poïétique. D'une part, l'étude de l'invention et de la composition, le rôle du hasard, celui de la réflexion, celui de l'imitation ; celui de la culture et du milieu ; d'autre part, l'examen et l'analyse des techniques, procédés, instruments, matériaux, moyens et suppôts d'action.* »

Valéry va analyser principalement deux choses. D'abord, ce qui dans la création se joue de l'auteur. La création comporte une part incontrôlée, qui prend au dépourvu et semble échapper à toute organisation consciente. Mais cette inspiration ne suffit pas à faire le poète. Le travail sur les mots, la recherche des formes adéquates, la mise en œuvre d'un savoir technique sont le corollaire indispensable de la vision poétique, le moyen que le texte surgisse. L'« état poétique », presque accidentel, donne le sentiment de pouvoir réagencer les éléments du réel, percevoir des correspondances (on retrouve les termes de Baudelaire), créer des liens. Comme dans le rêve, des éléments épars prennent sens dans une configuration inattendue. « *L'état ou émotion poétique me semble consister dans une perception naissante, dans une tendance à percevoir un monde, ou système complet de rapports, dans lequel les êtres, les choses, les événements et les actes, s'ils ressemblent chacun à chacun, à ceux qui peuplent et composent le monde sensible, le monde immédiat duquel ils sont empruntés, sont d'autre part, dans une relation indéfinissable, mais merveilleusement juste, avec les modes et les lois de notre sensibilité générale. Alors ces objets et ces êtres connus changent en quelque sorte de valeur. [...] Ils se trouvent — permettez-moi l'expression — musicalisés, devenus incommensurables, résonants l'un par rapport à l'autre. L'univers poétique ainsi défini présente de grandes analogies avec l'univers du rêve.* » En revanche, sans technique, la vision reste lettre morte. Il met donc l'accent sur le travail de fond du poète, sur sa technique. Ce travail sur les mots, Valéry le décrit comme harassant, un véritable arrachement notamment au langage courant. En effet, une grande partie de sa réflexion porte sur la différence entre la poésie et la communication. Pour Valéry en effet, la communication vise à la compréhension. C'est l'outil d'une interaction orientée vers des fins. Le modèle valérien de la communication est un modèle « statistique », pratique qui s'efface devant et par l'action. Le langage y est usé comme un « vieux billet de banque ». Il a une valeur d'échange mais s'efface devant le « bien » qu'il permet d'obtenir. À l'opposé, Valéry décrit la poésie comme une forme de métalangage, où les mots reprennent un poids en eux-mêmes et ne sont plus considérés en fonction de leur utilité courante de compréhension et d'action mais s'offrent comme une expérience à part entière.

Plutôt que de parler d'opposition entre un langage orienté vers l'action et un langage poétique, les recherches sur la traduction suggèrent une tension dans laquelle la création, à la fois état poétique et travail, constitue un des deux pôles. Le programme que Paul Valéry ouvre est donc essentiel aux sciences de l'information et de la communication et à leur appréhension de la traduction. Il attire l'attention sur le langage comme ouverture d'un texte à une expérience à la fois partagée et unique de la lecture et de l'écriture, où le lecteur et le poète co-produisent l'expérience poétique mais laissent aussi advenir une forme nouvelle. Pour reformuler son propos, le texte est un milieu spécifique, ni complètement technique

ni complètement pris dans l'usage, mais proprement médiatique en ce qu'il propose une configuration sémiotique porteuse de sens et ouverte à l'interprétation.

#### 4.2 Dépayser les langues

Dans la continuité de Valéry, l'essai de Walter Benjamin, *La tâche du traducteur* (1971), s'applique à dépasser la problématique de la traduction comme communication d'un sens et transmission d'un message. Il propose de parler de la traduction comme d'une « forme » qui concerne le rapport entre les langues et leurs finalités (Ballard, 2007). Benjamin engage une théorie du langage qui distingue un « visé » du « mode de visée ». En prenant l'exemple des mots « pain » et « Brot », il considère que les visées des deux mots sont les mêmes mais que leur mode de visée est différent. Benjamin distingue alors bien deux plans : celui des mots et celui des langues. Dans l'exemple du « *pain – Brot* », *ce qui est visé est bien la même chose, mais la façon de le viser est différente. En fonction de ce mode de visée, les deux mots signifient quelque chose de différent pour l'Allemand et le Français* ». C'est dans cette opposition même que la traduction révèle non pas l'impossibilité de traduire fidèlement, mais la complémentarité des langues. « *Tandis que la manière de viser est en opposition dans les deux mots, elle se complète dans les deux langues d'où ils proviennent* ». Les langues multiplient les points d'accès sur les choses, elles ouvrent en permanence de nouveaux modes de visée du monde. « *Dans les langues prises une à une et donc incomplètes, ce qu'elles visent ne peut jamais être atteint de façon relativement autonome, comme dans les mots ou les phrases pris séparément, mais est soumis à une mutation constante, jusqu'à ce qu'il soit en état de ressortir comme langage pur, de l'harmonie de tous ces modes de visée* ». C'est dans le mouvement de la traduction comme forme que les langues apparaissent dans leur incomplétude et que se poursuit leur enrichissement mutuel. La traduction est un moment, presque un constat, de cette tâche sans fin. Elle porte en elle l'aveu de son caractère transitoire, historique.

La traduction permet ainsi d'entrer de plein pied dans l'Histoire des langues, Histoire seule capable de rendre compte de la dynamique propre des langues que Walter Benjamin analyse. « *En elles [les traductions] la vie de l'original, dans son constant renouveau, connaît son développement le plus tardif et le plus étendu* ». La traduction affecte autant le texte d'origine que la langue d'arrivée. La traduction est le principe même de cette double évolution. Il établit par ailleurs une hiérarchie entre les textes qui contiennent en leur cœur leur traductibilité et ceux qui présentent moins d'intérêt. Il ne faut alors pas confondre traduisible et « traductible ». Les textes traduisibles ne portent pas tous en eux leur traductibilité, c'est-à-dire un potentiel à faire évoluer les langues. « *Ici on peut prouver qu'aucune traduction ne serait possible si son essence ultime était de vouloir ressembler à l'original. Car dans sa survie, qui ne mériterait pas ce nom si elle n'était mutation et renouveau du vivant, l'original se modifie. Même les mots bien définis, continuent à mûrir. Ce qui, du temps d'un auteur, a pu être une tendance de son langage littéraire peut être épuisé par la suite ; des tendances immanentes peuvent surgir à neuf de la forme créée* ». La traduction, par la forme qu'elle adopte, révèle mais aussi crée de nouvelles potentialités de langage. La « tâche » du traducteur est de contribuer à la vivacité des langues et signe le caractère éphémère des textes auxquels elle donne naissance : « *aux douleurs d'enfantement de sa propre langue* ». Il ne s'agit pas de faire une transcription des mots mais d'être fidèle au principe dynamique des langues et donc de réinvestir le jeu. Le jeu sur les mots, la permutation, la recherche des racines, le jeu sur les sonorités et le rythme donnent lieu à des interprétations au sens dramaturgique du terme. Il n'y a donc pas de traduction parfaite, mais au contraire des traductions qui changent, qui vieillissent, qui réactualisent le texte d'origine parce qu'elles sont le reflet de ce qui semble pertinent à une lecture contemporaine

et pas seulement par rapport au contexte d'origine. L'exploration des significations possibles, des mondes vécus, des commentaires, alimente non seulement l'interprétation, mais permet de créer un univers qui réécrit en quelque sorte le texte d'origine.

### 4.3 Traduction et innovation technique

L'« enfantement de sa propre langue » se fait dans une atmosphère particulière dans le domaine des TIC. Il me semble qu'il faut considérer comme un cas spécifique l'invention linguistique qui accompagne les innovations techniques. L'invention technique est aussi invention d'imaginaire et découpage du réel à travers non seulement ses effets pratiques mais aussi à travers ce que les « auteurs » retiennent comme pertinent pour décrire ce qu'est cette technologie. Ce qui caractérise les sciences et techniques de l'information et de la communication, c'est que cette invention se fait dans un tourbillon de langues, dans un aller et retour permanent entre de l'autotraduction, de la réappropriation linguistique, de l'imaginaire culturel, et une poétique des sons et des concepts. Il est clair qu'on retrouve des enjeux politiques comme toujours mais aussi des enjeux esthétiques à travers l'expérience des mots d'au moins deux langues qui de fait cohabitent.

L'invention proliférante des mots dans le secteur des TIC est proverbiale et l'ENST est un bon observatoire des pratiques linguistiques de naissance des mots jusqu'à leur traduction : des plus anciens qui aujourd'hui ne posent plus problème aux plus récents. Certains décrivent la technologie – « wi-fi » : « wireless fidelity » –, et s'appuient sur des métaphores « adhoc », d'autres encore décrochent totalement de la description technique pour renvoyer à un arbitraire tout à fait intéressant comme le terme « bluetooth ». Le terme « bluetooth » est issu de rencontres et de réunions de normalisation entre chercheurs et industriels sur la question des radiofréquences de courte portée. Un des principaux acteurs de la norme « bluetooth », Jim Kardach, explique pour le magazine online Eetimes.eu que la diversité des appellations techniques a conduit à utiliser un nom de code issu de la culture de certains d'entre eux. Le roi Harold Bluetooth du Danemark, réunificateur des diverses contrées danoises au 10<sup>ème</sup> siècle était apparu dans des discussions post-conférences et fut retenu pour pallier au caractère par trop descriptif et technique des autres appellations : « *it became apparent the need to have a single name; as Intel would talk to people about "Biz-RF", Ericsson about "MC-Link" and Nokia about "Low Power-RF", which also created confusion...* » (Kardach, 2008).

Tous ces mots ont donné lieu à des dictionnaires qui accompagnent la mise sur le marché des outils logiciels et de réseau. Une activité considérable de traduction, d'explication et de mise à disposition sera engagée par la commission ministérielle de terminologie informatique dont les missions et moyens sont redéfinis par le décret du 3 juillet 1996. Elle fait partie de la vingtaine de commissions créées entre 1970 et 1990 : « *Implantées au sein des administrations centrales de l'État, les commissions étaient chargées, pour un secteur déterminé, d'établir un inventaire des lacunes du vocabulaire français et de proposer, de recueillir et de réviser les termes et néologismes nécessaires pour désigner les réalités contemporaines. Elles étaient également chargées d'harmoniser et de diffuser ces terminologies nouvelles. Les termes traités paraissaient au Journal Officiel sous forme d'arrêté pris par le ministre concerné*<sup>2</sup> ».

Toutes les éditions et rééditions sont révélatrices d'un domaine qui chaque jour incorpore de nouvelles techniques immédiatement offertes à des usagers. La collection « Pour les Nuls », traduite des « Dummies » Américains, débute avec

<sup>2</sup> <http://www.culture.gouv.fr:80/culture/dglf/terminologie/grand-ligne-dispo.html>

l'informatique et l'internet. Les dictionnaires en ligne se multiplient aussi. Dès 1994, *L'ABC des réseaux*, conçu et réalisé Jean-Alain Hernandez et René Joly, chercheurs à l'ENST, dans le cadre de l'association Passerelles – Langue française et nouvelles technologies –, propose une liste de termes et leurs équivalents anglais. Ces dictionnaires poursuivent trois missions : traduire les termes, expliquer les techniques, normaliser des pratiques. De fait, ces dictionnaires ne sont pas seulement des dictionnaires bilingues. Il ne s'agit pas de mettre en correspondance deux univers culturels et linguistiques constitués mais de créer de toutes pièces un champ sémantique, celui de l'informatique et des réseaux, en français. La Commission spécialisée de terminologie et de néologie de l'informatique et des composants électroniques (CSTIC) ainsi que la Commission spécialisée de terminologie et de néologie des télécommunications (CSTNT) élaborent des listes d'équivalents français aux termes étrangers de l'informatique et de l'Internet<sup>3</sup>.

Cette production des mots prend place dans le contexte d'une anglicisation de la science que j'ai évoquée et qui produit des circulations de mots tout à fait originales puisque, dans un premier temps, les mots ont été créés en anglais par une communauté scientifique internationale (y compris française) pour décrire des technologies, et, dans un deuxième temps, on tente de les franciser. Les exemples les plus évidents sont le terme « courriel » pour mail proposé par l'office Québécois de la langue Française<sup>4</sup> qui est certainement une réussite, ou le terme « logiciel », proposé par Philippe Renard, ingénieur issu de l'École Supérieure d'Electricité, en 1970. Walter Benjamin parle de la liberté du traducteur : « *c'est vis-à-vis de sa propre langue que l'on exerce sa liberté* ».

#### 4.4 Circulation des idiomes et posture critique

Cette réflexion qui prend en compte la circulation des termes entre langues semble nécessaire pour mieux assurer la position critique que les sciences de l'information et de la communication portent, d'une part, sur les TIC, d'autre part, sur les postures de recherche dans les champs scientifiques qui travaillent sur le langage. Sur le premier point, on apportera pour s'en convaincre un élément complémentaire au débat sur la notion d'interactivité. Ce débat est analysé par Joelle Le Marec dans son article *Dialogue interdisciplinaire sur l'« interactivité »* (2001). Joelle Le Marec décrit un travail de recherche pluridisciplinaire sur les écrits d'écrans où la posture critique affirmée d'emblée est de remettre en cause des termes qui semblent aller de soi comme celui notamment d'interactivité. Cette posture est explicitée dans le texte de Jeanneret et Souchier (1999) sur la poétique des écrits d'écran : « *L'efficacité rhétorique du terme interaction tient en effet à son ambiguïté, qui renvoie à des propriétés techniques d'une part et à la notion proprement humaine d'action de l'autre. Or l'action n'est pas simplement un geste physique – qui relève de l'ergonomie – c'est également un déploiement d'énergie doté de sens par un sujet dans un contexte social, historique et culturel – dès lors, l'action relève de la sémiologie, de la sociologie et de philosophie. On comprend donc qu'il n'y ait pas au sens propre du terme, d'interaction possible entre l'homme et la machine. Aussi convient-il de se demander pourquoi les concepteurs de ces dispositifs techniques parlent d'interactivité et pourquoi ils laissent à penser, comme le suggère ce terme que la machine est dotée d'une capacité d'action, de volonté, d'aptitude à faire sens et donc d'accéder à la culture* ».

Nous citons assez longuement ce texte pour repérer ce qui à l'époque et aujourd'hui encore me posait problème en tant que traductrice. Le terme d'interaction est questionné — ce qui s'impose dans l'analyse des pratiques émergentes —, en revanche il l'est à partir de sa circulation dans les médias et de

<sup>3</sup> <http://www-rocq.inria.fr/qui/Philippe.Deschamp/CSTIC/presse1999.html>

<sup>4</sup> <http://www.oqlf.gouv.qc.ca/>

son usage par « les ingénieurs ». Cette utilisation est d'emblée accusée de servir des intérêts commerciaux et technocratiques. Au contraire, Joelle Le Marec propose de faire place à une interrogation sur ce qui fait le succès de ce terme auprès de nombreux acteurs. Cependant, une dimension importante nous semble encore laissée de côté dans son analyse : la naissance et la diffusion de ce terme dans les conditions interlinguistiques propres à l'invention des TIC. Dans l'ensemble des dictionnaires consultés, il apparaît que le terme interaction, quoique probable en français, doit sa postérité à l'anglais. Il apparaît en effet dans le Littré en 1876, après une forte circulation scientifique anglaise dès 1832. Le terme renvoie en effet à un système d'éléments où l'action des uns et des autres a des effets sur tous. « Reciprocally active ; acting upon or influencing each other ». L'Oxford Dictionary montre l'évolution de l'usage et de la publication du terme à travers une série d'exemples tirés de revues de vulgarisation :

- 1832 Taylor Saturday Evening 1833 The infinite excellence ... comprising Interactive Causes which must have products possessing absolutely no affinity with anything exterior to itself
- 1879 H.W. Warren Recr. Astron xii 257 Yet its interactive atoms can give four hundred millions of light-waves a second.

L'histoire de ce terme montre les aspects mécaniques dynamiques comme le souligne le Dictionnaire culturel des sciences : « *L'idée d'interaction mutuelle entre les corps ou interaction a été formalisée dans la physique classique par la notion de force, d'abord dans le cas de la gravitation, puis dans celui de l'électromagnétisme : on parle ainsi de forces gravitationnelles ou électriques. Avec l'avènement de la théorie quantique, la notion de force perd de son importance au profit d'entités théoriques plus abstraites (potentiels) et l'idée d'action (éventuellement à distance) est remplacée par celle d'échange de particules médiatrices. Aussi le mot d'interaction, opportunément assez vague, est-il revenu en usage pour désigner les divers types fondamentaux d'actions mutuelles entre corps physiques* » (Witkowski, 2001).

A ceci s'ajoute bien sûr une confusion supplémentaire : celle de l'utilisation du mot interaction par les sciences sociales. Comme il est précisé par le Dictionnaire des notions de l'Encyclopaedia Universalis, le concept issu de la philosophie allemande est généralisé par l'école de Chicago. La psychologie sociale décrit les règles organisatrices des relations humaines et leurs enjeux sociaux. Ainsi, à partir des années 70, le terme tend à englober les activités humaines entre elles et pas seulement les propriétés physiques ou chimiques des éléments.

Les années 70 voient au même moment l'exploit considérable d'une machine informatique qui non seulement sort de son statut technique, réservée à des spécialistes, pour affirmer son statut de média ouvert à de larges publics : les textes sont lisibles, interprétables, diffusables par des personnes, mais aussi les ordinateurs réagissent presque dans le même temps qu'un corps vivant le ferait. Le Grand Robert de la langue française souligne cet enjeu en choisissant une citation de Sciences et Vie en 1984. « *Interactivité. Informatique : activité de dialogue entre un individu et une information fournie par une machine « manipuler l'image, agir, en interactivité avec la machine sans être un technicien de l'électronique ou de la programmation, c'est précisément l'un des plus vastes problèmes que cherchent à résoudre les ingénieurs* » (Sciences et Vie, fév 1984) ». A partir des années 70, le terme est ainsi utilisé et diffusé pour s'appliquer à l'informatique. Il n'est pas inutile de souligner que les termes développés dans le cadre de l'électricité et de l'électromagnétisme sont précisément transposés à l'informatique par les mêmes sociétés savantes et leurs revues. L'Oxford Dictionary retrace l'historique du terme dans des revues spécialisées scientifiques publiées par une des principales sociétés savantes en Electronique créée en 1884

autour du développement de l'électricité : IEEE et qui englobera progressivement les recherches en informatique.

- 1967 IEEE Trans Human Factors in Electronics viii 1/1 Multiple access on-line interactive man-computer systems
- 1971 IEEE Trans Electronic Devices xviii 618/2 we can see that even from this simplified description of the composition of interactive terminals, a wide variety of disciplines are called upon to establish a successful interaction between man and the computer system
- 1973 C.W. Gear Introd Computer Sciences iv 153 The input to the typewriter system is in the interactive mode
- 1981 Event 9 Oct 28/4 Interactive video TV screens equipped with computer linked press-buttons for instant Q&A verdicts on the show – asked in the studio and answered in your own home.

Le terme interaction en vient à qualifier l'échange d'informations entre ordinateur et utilisateur : « *pertaining to or being a computer or other electronic device that allows a two way flow of information between it and a user, responding immediately to the latter's input* ». Les exemples incluent alors le système utilisateur/ordinateur :

- 1970 computers and Humanities v 24 It would be especially interesting to make this sort of investigation interactively, using some kind of terminal
- 1973 Physics Bulletin Aug 497/1 A computer program, Trace... can be interrogated interactively to show how store movements have progressed
- 1978 Scientific American Apr 26/1 Using satellite to transmit data, voice, full-motion and freeze-frame video, and facsimile documents – all interactively – Satellite Business Systems (SBS) has undertaken a pace-setting experiment in advanced communications for geographically dispersed organizations.

Ainsi, le potentiel rhétorique du terme ou pour reprendre le terme du Dictionnaire culturel des sciences, son caractère « opportunistement assez vague » permet d'aligner des phénomènes physiques et des phénomènes humains et sociaux. Il n'est pas sans intérêt que l'informatique soit le lieu de cette cristallisation à la fois linguistique et conceptuelle.

Pour les chercheurs français en ingénierie des TIC pris dans une internationalisation de la recherche, le terme permet une synthèse créative à la fois sur le plan linguistique, sur le plan de l'ingénierie et dans les relations avec les disciplines des sciences sociales. D'abord, dans le contexte éditorial et scientifique décrit ci-dessus, le terme est utilisé sans « traduction » à proprement parler en français. Les chercheurs français l'utilisent directement en anglais et sans « transition » en français. Avec les termes d'interactivité et d'interaction, on est face à des « faux amis » classiques : ils sont trop aisément transposables en français et donc l'horizon culturel disparaît pour ne laisser place qu'à une traduction de surface sans ambiguïté pour ceux qui l'utilisent dans un même domaine de recherche mais particulièrement polysémique dès qu'elle échappe à ce milieu restreint. En ingénierie, il est l'expression Simondienne, à travers la question de la rapidité, de cohérence d'un système technique avec son environnement. Il renvoie à la notion de système à la fois technique et social particulièrement prégnante dans l'analyse des sociétés et des techniques notamment telles que théorisées par Simon. Et finalement il fait le lien avec les sciences sociales pour rendre compte de la spécificité de cette technologie et l'inscrire dans la société. Avec ce terme, on constate donc plusieurs

tours de passe-passe : interlinguistiques (de va et vient entre l'anglais et le français), intralinguistiques mais pluridisciplinaires (entre sciences électroniques, informatique et sciences sociales), propre à l'imaginaire social du « système » lui-même tiré d'un ensemble de disciplines scientifiques.

Le travail de traduction conduit à observer à la fois les diversités sémantiques mais aussi les circulations d'expression et les transformations de la langue d'arrivée. Il permet de relever aussi en quoi des solutions linguistiques originales permettent de dépasser des ruptures linguistiques ou disciplinaires, et donc de reconnaître la capacité poétique des sciences (Gentes, 2009).

## **5 Conclusion : la traduction comme rapport à la recherche et contribution à l'invention**

Invention de mots, interprétation de textes, création de situations réflexives de communication, organisation de destinées littéraires, processus historique d'évolution des langues et des rapports entre elles. Mais aussi mot à mot mécanique, limitation d'une profondeur culturelle, transparence qui fait violence aux traducteurs, outils de traduction automatiques et statistiques...

La traduction est un champ de bataille où les enjeux de langage apparaissent aussi bien dans les relations interpersonnelles que dans les découpages géopolitiques, non seulement dans la problématique des langues dominantes et dominées mais aussi dans la définition de ce qu'est la science et le discours scientifique. En déployant l'ensemble des enjeux de la traduction, non seulement le contexte institutionnel mais le travail proprement poétique, nous avons voulu souligner ce que la traduction doit non seulement au génie des langues, à la capacité de faire rupture dans un lot d'habitudes linguistiques, au pouvoir de transformation mais aussi à ce que ce travail de création est toujours un travail politique. Une théorie communicationnelle de la traduction explore ainsi les dimensions médiatrices, créatrices et de pouvoir des situations de communication interlinguistiques et des textes traduits.

En revanche, nous avons aussi tenté de montrer par cet article qu'il ne s'agit pas seulement de porter un regard communicationnel sur la traduction mais aussi de comprendre ce que la réflexion sur la traduction peut éclairer de la recherche en sciences de l'information et de la communication et c'est sur ce dernier aspect que nous souhaiterions conclure. Quatre aspects retiennent notre attention.

Premièrement, la traduction renforce l'attention sur les usages des termes, la circulation des mots dans un contexte d'internationalisation de la recherche. Le travail historique doit se renforcer d'études synchroniques plurilinguistiques pour une meilleure assise du positionnement critique.

Deuxièmement, la traduction interroge les modèles des sciences de l'information et de la communication en particulier pour réexaminer plus largement les situations où le langage est « en question », sous observation dans l'interaction et l'écriture par l'ensemble des acteurs. La parole en traduction implique à la fois un système de don, don d'écoute et effort de parole, et un savoir faire réflexif. C'est une activité qui crée les conditions d'une interaction tournée vers l'intercompréhension (comme hypothèse fondamentale même si la réalité peut être toute autre) mais qui part d'un principe opposé à l'expérience de communication ordinaire, celui d'un « mal entendu ». On lit les signes d'une incompréhension, on use de capacités de reformulation. La traduction présente pour nous l'intérêt d'une prise de distance au fondement de toute situation non triviale de communication, et en particulier, au fondement des situations d'enquêtes où le regard et l'écoute sont

mobilisés non seulement de la part de l'enquêteur mais aussi, même si de façon distincte, de la part de l'enquêté. Il nous semble ainsi que la traduction comme question sur la production de sens et travail sur les langues doit nous aider à analyser ce qui se joue dans les situations d'enquêtes en sciences humaines et sociales. Elle nous conduit à redoubler d'attention sur ce qui se passe lorsque deux personnes sont amenées à considérer avec un certain recul la situation de communication qu'elles sont en train de produire, et que l'une comme l'autre ont à fournir un certain effort (de production ou d'écoute) pour faire aboutir la démarche.

Elle reprend aussi la question de l'auteur de la recherche. Les écrits en ethnologie soulignent le rôle de la traduction qui introduit une distance critique aussi bien pour les observateurs que pour les observés. Toute la question porte sur le fait que cette distance critique ne soit pas rabattue sur les intérêts de l'observateur. Ainsi, certains auteurs ethnologues publient non seulement leurs analyses des situations mais affichent les propos du traducteur ou du guide qui leur a permis de comprendre ce qu'ils avaient sous les yeux. Le livre d'ethnologie n'est ainsi plus une vision strictement du point de vue du chercheur, mais expose la polyphonie et la polytextualité de la recherche où chaque auteur/acteur est identifié. Dans cette écriture à plusieurs, il semble intéressant de ne pas tomber dans une dichotomie auteur/non auteur, mais de prendre en considération les apports des écrits, sous la responsabilité de celui ou celle que nous avons appelé avec Isabelle Demeure un « directeur artistique ». Il nous semble en effet que l'écriture cinématographique, en attribuant à la fois symboliquement et juridiquement le statut d'auteur à divers acteurs de la production tout en hiérarchisant et en organisant leurs apports, est une métaphore à creuser pour l'écriture scientifique en particulier dans le domaine des TIC, et pour remettre en cause la figure de l'auteur solitaire encore très prégnante dans les sciences de l'information et de la communication.

Troisièmement, l'approche de la création dans la traduction alimente la réflexion sur la posture épistémologique des sciences humaines et sociales. Pour reprendre encore une fois les analyses des ethnologues contemporains, en particulier autour de James Clifford, il faut regarder ce qui dans les documents est de l'ordre non seulement de la diversité des voix mais aussi des transformations. Il souligne ainsi cette dimension de création et remet en cause une vision du texte du chercheur comme relevé de terrain. James Clifford (1986) explique qu'il s'agit d'éviter de considérer l'écriture comme un outil « transparent ». « *Writing has emerged as central to what anthropologists do both in the field and thereafter. The fact that it has not until recently been portrayed or seriously discussed reflects the persistence of an ideology claiming transparency of representation and immediacy of experience. Writing reduced to method: keeping good field notes, making accurate maps, « writing up » results* ». Il propose de considérer l'épaisseur du travail d'écriture et de définir le texte ethnographique comme fiction, du verbe latin *ingere*, pointer du doigt. « *Ethnographic writings can properly be called fictions in the sense of « something made or fashioned », the principle burden of the word's Latin root, *ingere* ».*

Les textes de recherche ne sont en effet pas de « simples » relevés d'expérience mais articulent les textes des acteurs observés, que ce soient les discours d'escorte largement diffusés par la presse, ou les témoignages des personnes sur lesquelles les chercheurs enquêtent, ou les productions écrites – plaquettes, rapports, affiches, sites web – que les enquêtés conçoivent et réalisent. L'hypothèse communicationnelle de la traduction qui ne sépare pas l'écriture de la situation personnelle, sociale et politique devrait nous permettre de mieux comprendre la dimension poétique de la recherche, poétique au sens d'une production originale, qui crée un objet et un espace propres, avec ses écarts, ses reconstructions, sa

capacité à faire sens. Cette analyse nous permettra alors de mieux comprendre pourquoi les sciences de l'information et de la communication peuvent participer non seulement du processus d'analyse des faits humains mais aussi du processus d'invention des techniques de communication.

## Bibliographie

Atten, M., Du Castel F. & Pierre M. (dir.) (1999). *Les Télécoms. Histoire des écoles supérieures des Télécommunications. 1840-1997*. Hachette, Paris.

Baker, M. (Ed.) (2001). *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Routledge, New York & London.

Ballard, M. (2007). *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Asq.

Benjamin, W. (1971). *La Tâche du traducteur, Œuvres, Mythe et violence*. Denoël, Paris.

Benenson, J. & Juanals, B. (2003). *Guide bilingue de la communication électronique / Electronic Communications Bilingual Guide*. Pocket, Paris.

Bernstein, C. (1986). *Content's Dream: Essays 1975-1984*. CA: Sun & Moon, Los Angeles.

Borges, J. L., Arias, M. & Hadis, M. (dir.), Lafon, M. (trad.) (2000, 2006). *Cours de littérature anglaise*. Seuil, Paris.

Calvet, L.-J. (2007). La mondialisation au filtre des traductions. *Hermès*, CNRS éditions, Paris.

Chesterman, A. (2000). A causal model for Translation Studies. In Olohan M. (Ed.), *Intercultural Faultlines. Research Models in Translation Studies 1. Textual and Cognitive Aspects*. Manchester, St Jerome, 15-27.

Clifford, J. & Marcus, G. E. (Eds.) (1986). *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London.

Eco, U. (2003). *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Grasset, Paris.

Fischbach, H. (1992). The Mutual Challenge of Technical and Literary Translation : Some Highlights. *Sci-Tech Newsletter*, January, 3-5.

Gentes, A. (2008). Design et médiation créative dans les technologies de l'information et de la communication. *Hermès*, vol. 50, 83-89.

Gentes A., Jutant C., Guyot A. & Simatic M. (2009). Designing mobility: pervasiveness as the enchanting tool of mobility, MobiCASE. 1st ICST Workshop on Innovative Mobile User Interactivity (IMUI 2009), San Diego, USA. In *Lecture Notes of the Institute for Computer Sciences, Social-Informatics and Telecommunications Engineering (LNICST)*, Springer Verlag.

Gentes, A. (2009). *Poétique de l'hétérogène, de la traduction au design*, Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, sous la direction du professeur Yves Jeanneret, Université d'Avignon et des pays du Vaucluse, 7 juillet 2009.

Green, J. (1985). *Le langage et son double. The Language and its Shadow*. Editions de la différence, Paris.

- Guillemin-Flescher, J. (2005). Article Traduction, *Encyclopædia Universalis*.
- Hernandez J.-A. & Joly R., *L'ABC des réseaux*.  
<http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/ressources/lexiques/abc.htm>
- Holmes, J. S. (1972/1988). The Name and Nature of Translation Studies. In Holmes, J. S. *Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies*, Amsterdam, Rodopi, 67–80.
- Huyghe, P.-D. (2005). *L'art au temps des appareils*. L'Harmattan, Paris.
- Jauss, H. R. (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Gallimard, Paris.
- Jeanneret, Y. & Souchier, E. (1999). « Pour une poétique de « l'écrit d'écran » ». *Xoanna*, n°6, 97-107.
- Jun, X. (2007). « Diversité culturelle : la mission de la traduction ». *Hermès*, CNRS éditions, Paris, 185-192.
- Kardash, J. (2008)  
[http://www.etimes.eu/scandinavia/206902019?cid=RSSfeed\\_eetimesEU\\_scandinavia](http://www.etimes.eu/scandinavia/206902019?cid=RSSfeed_eetimesEU_scandinavia)
- Le Marec, J. (2001). Dialogue interdisciplinaire sur l'« interactivité ». *Communication et langages*, n°128, juin 2001, 97-110.
- Nowicki, J. & Oustinoff, M. (dir.) (2007). *Hermès, Traduction et mondialisation*, n° 49, CNRS éditions, Paris.
- Paul, A. (2005). Article Traduction de la Bible, *Encyclopædia Universalis*.
- Pierce, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. Seuil, Paris.
- Rancière, J. (2000). *Le partage du sensible. Esthétique et politique*. La Fabrique Editions, Paris.
- Robertson, E. (2006). *Arp, Painter, Poet, Sculptor*. Yale University Press, New Haven, London.
- Shannon, C. (1948). A Mathematical Theory of Communication, *The Bell System Technical Journal*, 27 379-423, 623-656.
- Todorov, T. (1981). *Bakhtine, le principe dialogique*. Seuil, Paris.
- Toury, G. (1995). *Descriptive Translation Studies and beyond*. John Benjamins, Amsterdam, Philadelphia.
- Valéry, P. (1957). *Œuvres*. J. Hytier (dir), Gallimard, collection Pléiade, t1, « Variétés », Paris.
- Venutti, L. (1995). *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. Routledge. London & New York.
- Weiss J.H., (1982). *The making of the Technological Man. The social origins of French engineering education*. MIT Press, Cambridge London.
- Witkowski, N. (Dir.)(2001). *Le Dictionnaire culturel des sciences*. Seuil Regard, Paris.
- Zuber, R., ([1968] 1995). *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique, Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*. Bibliothèque de l'humanité, Albin Michel, Paris.

Dictionnaire des notions de l'Encyclopaedia Universalis